

Tarek Essaker

# Les Cheminants

# Livre I

Pour Hajer, il y a eu cette conversation  
entre dieu et l'homme...

Reste à atteindre le passage.

Ce jour-là, elle était la proie de dieu.

La face de dieu et quelques sables.

Pour Hajer, un immense silence.

Hajer, l'objet d'une réponse  
qui n'appartient qu'à dieu.

Aussi le nomme-t-elle: absence.

Ainsi va le temps

Ainsi vont les destins

L'absence: celle du temps

Le silence: celui qui vient à notre secours

Hajer ne regarde qu'en elle-même.

Il n'y a plus place pour dieu.

*Et l'homme? Qu'en est-il de l'homme?*

disait Aref

*Une douleur à la foi, Aref,*

*une douleur à la foi.*

répondait Hajer

*Hajer, tu avais une demeure*

*dans chaque halte perdue,*

*tu es le centre, la source, l'eau et le sable*

*cousus à la face*

*de l'admissible.*

*Toutes les ivresses me suffisent.*

disait Aref

Aref est celui qui ne sachant pas

a appris par la suite.

*Trois jours pour quitter la demeure  
des hommes,  
trois jours au cours desquels Hajer  
doit se faire une raison,  
dénouer ses sagesses,  
et surtout remettre en mains sûres  
ses errances  
avant de disparaître.*

disait Aref

*Par une nuit qui n'a jamais été d'été,  
qui n'a jamais été  
celle du destin,  
il y a eu le sacrifice d'Agar  
avant tout autre sacrifice.  
Hajer était l'agneau, la première femme.*

disait Aref

*Une ombre, assise, éveillée,  
par une nuit sombre et noire t'attend  
en attendant le jour.*

disait Aref

*Il faut parcourir le chemin  
de quelque façon que ce soit.*

ajoutait-il

Hajer laissait couler des larmes métallisées  
et disait

*C'est notre poussière d'autrefois.*

Elle venait du côté de l'île de sable.

*Hajer, tu as été choisie pour être chassée.*

disait Aref

*A-t-elle eu une demeure dans ce monde?*

se demandait-il

On l'a nommée Hajer, Aghar ou Agar,  
l'éloignée, l'exilée.

*Ton nom préside à ta destinée,*

disait Aref

*le pavé du destin a creusé en profondeur  
pour acquérir le mystère de ton nom,  
un nom sans répit ouvert à l'exil et l'exil  
pour accueillir ta part d'absence.*

*Déployé par le désert, ton nom demeure  
manque admirable.*

*Avec inquiétude, cherchant les prémices  
d'un signe  
et prise de peur face au vide, tu as préféré  
ce qui ne peut être comblé.*

*Tu avances dans le manque,  
lentement enrobé de promesse.*

*Celle d'avant.*

*L'attente, ô l'attente.*

Aghar se taira longtemps, sa mort  
jugera notre silence  
et son sacrifice sera une croix de trop.

Aghar ne mourra pas sur la croix.  
Elle marchera vers elle-même.  
Elle vivra l'enfer de son absence  
et l'abîme un instant ouvert  
fera retomber le silence.

*Qui voit son frère voit son dieu.*

*Caïn a tué Abel.*

*On dit qu'il a vu Abel.*

disait Aref le témoin

Aghar, femme, voici ton fils à qui toute  
l'histoire sera refusée,  
il habitera en face de son frère.  
Un signe, un trait de la faute  
et de l'espérance.

On ne parlera jamais de lui.

Seigneur pour la gloire et l'oubli.

*Aghar, tu es l'autel qui manque,*

disait Aref

*un chemin doux à cueillir.*

*Un chemin pour caresser la mer.*

*Et chacun imagine*

*entendre un souvenir de sable.*

ajoutait-il

La nuit remue l'impuissance

de ce souvenir.

La figure d'Aghar plane  
sur les faces de la terre.  
Elle sera au milieu des eaux.  
Il a suffi d'un soir et d'un matin  
pour qu'Aghar  
au terme d'un séjour et d'un enfantement  
ajoute à l'offrande  
sa carence.

*Aghar, lève-toi et va-t'en.*

ont dit les prophètes

*Sur les livres de la mer,  
il y a une parole manquante,  
c'est celle de Hajer.*

disait Aref

*Une vie à jamais apaisée  
à la recherche de l'insaisissable  
durablement qui demeure au seuil du récit.  
Durablement ton empreinte.*

murmurait-il

Les hommes avaient peur  
et un silence interrogeait les lieux  
pour mieux savoir de quoi il s'agissait.

Agar pleurait des larmes métallisées et disait

*C'est notre poussière d'autrefois.*

*Elle venait de la fuite du temps.*

disait-il

Les cheminants sont face  
à leurs propres traces,  
signe contre signe, face au vide  
et à sa vigilance.  
Ils ont peur..., oui peur... de voir,  
d'écouter,  
de dire et d'écrire.  
Oui, ils ont peur du tracé illisible  
vers lequel ils convergent  
indéniablement.

*Quelqu'un est déjà passé.*

disait l'un

*Toutes les traces  
ne portent pas la même blessure.*

ajoutait un autre

À l'étrange s'ajoute l'étrange.  
Le sable file vers lui-même.  
Aghar se brise dans sa tendresse.  
Elle paraît attendre.

Le temps se fait éternel,  
sur le chemin qui mène vers elle.  
Voilà son visage et celui des hommes,  
des ombres en nombre dans un carrousel  
de reflets.  
Dans chaque visage, il y en a un autre  
à découvrir  
et un chemin à parcourir.  
L'impermanence à atteindre.

*Nous sommes sans cesse le remords,  
la douleur,  
les veilleurs de manque.  
Il nous faudra habiter ce qui demeure.*

disaient les prophètes

*Visage et exode se croisent dans la  
promesse,  
elle restera longtemps encore promesse.  
Il nous fallait attendre.*

disait Aref

Reste à atteindre Hajer.

*Écoute... Écoute...*

*m'a-t-on dit*

*Écoute... Écoute le chuchotement  
du silence  
et la parole frémissante  
qui vient de l'ombre et de son épaisseur!  
Écoute... Écoute...*

*m'a-t-on dit*

*Écoute... Écoute la parole-énigme  
qui sèmera la vie  
et ordonnera le désordre.  
Infatigable parole.  
Insoumise, elle respire pour encore frémir  
à l'appel de l'incertain.*

*Écoute...Écoute ton corps et ses signes,*

*m'a-t-on dit*

*celui qui voit, entend et sait et ne garde de  
toi que l'étendue de ton absence  
demeurera un corps doux d'oubli,  
un fruit de mort.*

*Si, dans le miel de son désir, les formes  
ne te suffisent pas,  
alors ne le crie pas en vain.*

*Écoute... Écoute le peu de l'histoire  
qui reste de nous.  
Écoute la rencontre avec la voix  
qui ne te dispense pas de la plainte.*

*Et maintenant que tu le sais,  
que tu as écouté,  
que tu as marché dans la voie du récit  
et que tu n'oublieras pas mon visage  
et celui des autres,  
tu apprendras, comme l'eau,  
que ce qui t'attend ne sera ni l'ombre,  
ni la clarté,  
mais cette rencontre,  
cette passerelle d'où surgit brusquement  
toute chose soudaine,  
étrange et incertaine.*

*Écoute... Écoute...*

*m'a-t-on dit*

*cette passion douce-amère  
qui te parle de toi-même  
et de ce que tu aurais pu être  
ou de ce qui fut toi.*

*Il y a bien plus encore.*

*Écoute... Écoute...*

*m'a-t-on dit*

*on est venu t'arracher à ton nom  
auquel nul ne répond.*

*Ton nom, terre à venir, rêve perdu  
qui vient battre  
les syllabes  
de l'existence.*

*Écoute et vois les passeurs de mots,  
ceux qui épient les deux rives  
de la question ;  
quelque chose sur leurs lèvres s'est égaré.  
Dans les commissures de leur geste  
quelques signes errent  
jusqu'à la dissolution.*

*Écoute le miroir qui se tait et garde de toi  
le reflet de sa parole.*

*Que ton règne soit:*

*Chemin, visage, passerelle, chapelet,  
silence, voix et distance,  
désordre et sommeil  
pour que tu te souviennes.*

*Écoute... Écoute le visage  
qui frappe à ta voix  
pour que le chemin soit accompli pour toi.  
Ici, sur cette passerelle,  
finissent les désirs inaccessibles,  
la parole impossible.*

*Ici finissent l'insomnie de la folie  
et la présence de dieu.*

*Tout finit ici.*

*Peut-être que l'exil glissera entre toi et toi?  
Peut-être que la nuit bercera ton jour  
et viendra sceller à tes rêves l'absence?  
Peut-être que ton corps t'indiquera  
les prénoms des désirs que tu fuis.  
C'est alors que tu écouteras retentir en toi  
quelque chose à garder telle une promesse  
d'éternité.*

*Et puis, il y a le temps!*  
*Et si la création n'était que l'écart*  
*entre l'image et son rêve.*

disait un des cheminants

Aghar, terre lointaine  
tu marches vers dieu  
vers le bas du sable

Mais qu'en est-il du chemin  
un psaume de nuit  
une alliance nue  
Tu as pris auprès de toi, l'errance

Voici dieu, voici l'homme  
et voici le désert

Ce fut un matin  
Ce désert pour seule monture  
Un puits fut creusé  
Un autel fut bâti  
Elle habita face à ses frères

Vers le midi de ta poussière  
on te garda  
Ce lieu sera la dîme

*L'homme regardera sa face  
et l'autre sera témoin*

disait Aref

Les premiers mots sur les cercueils  
Les premières gouttes sur les linceuls

Mais qu'en est-il de celui qui dans la nuit  
surgit de la présence  
sans couleur - douleur première -  
sa présence liée à sa race d'homme

Vêtue de la couleur de la terre  
de la chair du chemin  
la douleur a façonné la croisée  
de ses pensées

Au milieu du regard,  
il n'y a plus de regard  
au milieu de la nuit, il n'y a plus de nuit  
au milieu de la lumière est l'étonnement

*D'un côté du monde,  
l'exténuation des formes,  
de l'autre, elles n'ont cessé d'avoir cours.*

disait un prophète

*À la quête du reflet, le nom cherche son visage.*

disait un autre

L'autre égale au silence,  
l'inviolable pureté de l'aveu.

Les murs en nombre s'ajoutent  
au nombre.  
Quoi que tu saches, Aghar, tu as vu  
naître la mort  
En transparence, le feu éblouit  
celui qui s'égare.

*Ses cris sont des chemins  
que nous traversons  
pour nous-mêmes et pour elle  
du lointain au lointain,  
nous portons son histoire au sein de la nôtre,  
au seuil de la nuit abyssale.*

disait-il

*Nos portes sont ouvertes aux cris,  
dans le puits que tu vois là-bas,  
nous avons laissé nos nuits  
seules, veiller la folle.  
Elles nous brûlent au visage.*

disait l'autre

*Elle nous demande souvent de l'emmurer  
avec la mer.*

*Elle nous racontera l'histoire de l'étoile  
qui file vers elle-même.*

*L'océan qui galope dans l'océan.*

*L'histoire du corbeau qui erre  
dans l'encre des voix.*

*Elle dit qu'elle a des haltes d'absence  
dans nos nuits,  
qu'elle est nous-mêmes dans les marges  
des mots.*

ajoutait un autre prophète

*Il n'y a rien de plus immense que le ciel  
de ton ciel  
et combien te faudra-t-il de ciels  
pour atteindre le rêve qui te porte?*

disait-il

Visible était la douleur de son ombre,  
il reste de l'ombre,  
    en nombre à connaître, à démêler.  
Visible était son dos,  
temple hospitalier sous un ciel granuleux.  
La nuit, elle s'obstine à luire,  
    aucune voix ne parvient à l'atteindre.  
Les traces de poussières  
    n'ont rien perdu du tourbillon.  
Aghar oublie encore  
    de saisir le haut et palpable souffle.  
Cela s'ouvre et se referme  
    à l'heure du retour.  
Lentement cela s'ouvre,  
    lentement cela se referme.

*Qui s'inquiète?*

*Le hullement du vent face à l'œil désespéré  
autour d'une terre de larmes.*

*La nuit noire  
tombe là-bas.*

*Là-bas gît un cri.*

disait Aref



Les villageois prétendent que les  
mauvaises graines  
plutôt que de pousser, meurent.

Aussi ils enterrent les fous,  
soit ils renaissent normaux,  
soit ils disparaissent.

Un jour, ils ont enterré Aghar, histoire  
d'assister à une nouvelle naissance.

Depuis, jamais plus le village  
n'a connu pareil silence.

Silence qui accentue le silence.

Silence qui prolonge le vide  
et ne conduit nulle part.

Mort dans la mort.

Les villageois abandonnent l'enterré au  
cimetière pour aller en chercher un autre  
plus loin et...

Que d'aveuglement, d'ignorance  
et de vaste folie!

*Dans l'ombre siègent des visages ondoyants  
et les roses d'ignorer les miroirs.*

murmurait l'un des prophètes

Ainsi, il y a encore la folle  
Elle griffe le noir  
    qui ruisselle aux alentours  
De sa gorge coule une voix sourde  
sans teinte ni timbre, filetée  
où sommeille l'étrangeté  
Brouillard de poussière  
émanations étrangement noires  
    de patient amour

Peut-être un jour, vous, qui traversez  
le cimetière et venez de l'ombre  
allez croiser une jeune femme  
enveloppée dans un linceul coloré,  
les épaules dénudées et tatouées,  
des colliers de pierres  
    autour de son cou pâle

Ne vous dites pas  
    que c'est une femme répudiée  
ni une folle errante  
Si elle vous tend ses bras meurtris  
ne lui demandez pas son nom  
ni la terre d'où elle vient  
Ne la renvoyez pas à son tombeau

Pour avoir attendu une étrange annonce  
elle est la lune aux ailes éblouissantes

sans jamais s'essouffler  
Elle attend l'envol des oiseaux  
et le lointain scintillement de la rosée  
un étrange sourire à la bouche.  
C'est l'heure, l'heure où le cri de la folle  
cherche à se faufiler parmi les soupirs.  
Parmi les battements des pleurs,  
entre mon visage et celui des prophètes,  
Aghar ta présence suffit.  
Entre nuit et silence,  
la rivière de tes jours ravive les fleurs.  
Ils attendent, dans l'autre nuit, la leur,  
le mystère de tes lèvres, en patience.  
Arrêtés dans leurs vies,  
ils espèrent voir brûler ta parole.  
Parole, vitre ouverte au reflet du vrai,  
si écorchée dans leur jour,  
si éclatante dans leur lumière.  
Tarde le silence, ce berger de sagesse,  
un mirage d'eau et de blé,  
juste une vision.  
Tarde de découvrir la nuit,  
cette chose nocturne et flottante.  
Ô stupeur,  
voilà que tu t'imagines devenir folle,  
on dit que par destin,  
tu étais vouée à la folie.

Tu surgis du néant pour lui donner vie,  
le faire aimer et caresser.  
Le temps ne se mélange pas à ton temps  
et quand il fait halte,  
il ne se détourne pas de notre temps.  
Ton soleil s'écroule et on se perd  
dans tes lumières de folle,  
on s'égare dans tes histoires de folle.

*La folie n'a pas de visage,  
nous avons noyé son paysage  
au cœur de notre raison.*

ajoutait l'un des prophètes

Il suffit, comme tu l'as jadis fait, Aghar,  
d'écrire sur les planches de son cercueil.

Inscrire son nom et couvrir son corps  
de la plus petite motte de terre nomade,  
d'une poussière vagabonde sans vent.  
Des pleurs avancent et emportent  
le chagrin de nos étrangetés.

Voilà qu'elle s'assoit près de la source,  
près du puits et crie

*Eaux, ne m'attendez pas, je suis le retour,  
le souffle ondoyant des pierres,  
eaux, ne m'éclairez pas le chemin,  
je suis à la trace de ceux qui ont oublié.*

*Dans ce voyage, un visage me guide  
vers l'eau pâle du matin.  
Sous l'œil qui garde la clarté  
des petites choses,  
le sable s'arrache au vent  
et les humains distinguent les chemins.*

disait-elle

Chemin de fossés et de ténèbres.  
Tu disais

*Il faut que je voyage,  
que j'erre dans le silence des pierres  
- que je rêve d'être rêvée -  
à la recherche d'une histoire  
qui leur permet de vivre.*



Dans la blessure et sa parole  
constamment menacées,  
seule l'absence est appelée.  
Nous ne pouvons qu'être la négation  
de l'autre et de quiconque.  
Nous n'avons rien de commun,  
aucun lieu ne peut être le nôtre.  
Obsession que d'essayer  
de suivre un parcours.  
Quelle raison peut-on avoir  
de quitter ses propres interrogations ?  
Peut-on approcher - encore au plus près-  
le silence des toits ?  
Peut-on approcher - au plus tranchant -  
le regret ?  
J'ai rêvé de te connaître, Aghar l'étrange.  
Entre l'espoir de vivre  
et le désespoir de naître,  
il y a eu ta présence ;  
il y a eu ton absence  
émerveillée et aussi proche.

*Dans ce récit  
peut-être que toute croyance  
a perdu tout pouvoir d'accueillir,  
peut-être même que la folie nous a désertés!*

disait l'un des cheminants

*La forme du reflet soutient le monde.*

ajoutait un autre

Yacoub disait

*Je suis la source et dieu y était,  
il contemplait son visage à la surface de l'eau  
et demandait à la femme*

*Femme, vois-tu ma face?*

*et la femme de répondre*

*Non, seigneur,  
je ne vois que le fond  
parsemé d'ombres*

*et dieu d'ajouter alors*

*Annonce aux hommes  
que je suis sans visage !*

*et la femme d'annoncer aux hommes  
que dieu est absence.*

*alors le seigneur appelle*

*Femme, entends-tu ma parole,  
celle que j'ai édifiée  
pour te servir de demeure?*

*Seigneur,  
je n'entends que ton silence,  
dans l'ombre de ta parole  
s'interroge le chemin.*

*Alors, annonce aux hommes  
que dieu est la caution  
de toute parole.*

*et la femme d'annoncer  
Dieu est abîme, parsemé de solitude.  
Clarté et ombre  
dans l'attente de la création,  
cendre illisible que la face enivre.  
Silence sans silence.  
Oublis qui damnent d'autres oublis.*

*dieu rappela une seconde fois la femme à lui*

*Souvenir innocent,  
éternel lieu d'exil,  
vois-tu cette demeure,  
ces images, ces souvenirs, ces jeux  
d'ombre et de lumière,  
tout est l'œuvre de ton seigneur ?*

*sans geste, sans bruit, la femme a dit*

*Ma pensée est éblouie  
et ma question n'a de lisible  
que dans l'ombre  
d'autres questions à venir.*

*La lisibilité est sans conteste  
celle de l'homme.  
Le seigneur n'est lisible  
que dans l'illisibilité qu'il s'accorde.  
Image ancienne.  
Image sans visage.*

*disait-elle aux hommes*

*... sans espérance, l'Infini, infini.  
L'accomplissement du tout et du trait,  
l'Inconnue mesure de la limite.*

*disait Yacoub*

*et la femme d'ajouter*

*Le sable ignore le désert qu'il contient,  
les vagues sont les mots des océans  
et leurs blancheurs  
ne suffisent aux mots.*

*Peut-être que vous dormez, seigneur?  
disait la femme*

*Qu'est-ce que le sommeil,  
sinon mon écriture!  
a répondu dieu*

*et la femme d'ajouter*

*Il n'y a de sommeil  
que dans l'absence de dieu,  
il n'y a de lieu  
que dans l'absence du lieu.*

*dieu*

*Le désespoir de l'homme  
est de ne pouvoir échapper  
à l'image de dieu.*

Dans les versants de la parole,  
l'homme s'agite,  
entre silence et vide.  
La douleur ne décrit que sa solitude.  
Somme toute, il édifie son attente.

*Le ciel devance le silence  
et la parole interroge la parole.*

disait Yacoub

*et la femme de répondre  
Le lointain aime l'infini horizon,  
un champ flottant dans l'attente  
d'exister.  
Un instant vide de ciel et de terre  
telle est l'image de dieu.*

*Rendre l'instant  
à sa demeure éternelle,  
n'est-ce pas une blancheur  
vierge du noir à laquelle on se soumet?*

*répondait dieu*

L'ombre délaïsse la lumière  
pour plus d'ombre,  
la parole délaïsse le silence  
pour plus de silence.

*Ne pas croire au dieu du village  
fait prendre des risques.  
J'ai marché dans la nuit  
pour chercher un abri.  
Comment continuer à dormir  
dans un endroit aussi hostile?*

*disait la femme*

Nous serons semblables  
dans la peur et la mort  
et serons à l'assaut  
d'une nuit appelée dieu.  
Dieu est une nuit d'automne.  
Il n'y aura plus de jours qui se lèvent  
sans s'éteindre ni d'espoirs  
qui se construisent sans silence.  
Nous admirerons la lune en extension  
et nous aimerons les cieux qui hurlent.

*Nous chanterons l'absence de dieu.*

murmurait Yacoub

*et la femme d'ajouter*

*Je manque à ma vie  
et que faire de ce jour,  
briser la raison peut-être!  
Faire du ciel une révolte étonnée.*

*Pauvre raison !*

*De jour en jour et de deuil en deuil,  
les hommes avancent  
vers la vérité de mourir,  
de s'achever autant que de fleurir.*

*concluait-elle*

Ces histoires errent ainsi portées  
par leur propre volonté  
et celle des prophètes, elles ne s'effondrent  
et ne meurent  
que sur des terres étrangères.  
Ces êtres,  
comme pour ne jamais se laisser dominer,  
se consomment dans leur propre histoire,  
des âmes en migration.  
De l'exil à l'errance,  
des naissants qui s'unissent  
à des morts pour peut-être accomplir  
une œuvre inachevée.

Chaque jour qui se lève  
est pour les hommes et leur histoire  
une nouvelle halte.

Dialogue dans l'ombre.  
Désormais, l'arrière-scène est occupée  
par les mêmes arrière-hommes.

Les histoires taillent l'existence,  
tel le tailleur de linceul  
quand il est à l'œuvre.

De ces cheminants,  
comme pour accompagner  
le plus loin possible le dernier  
des fantômes,  
incapables de profaner  
ce qui demeure sacré  
et le garder jalousement  
comme un joyau.

La nuit règne sans eux.

Ils sont partis, ombres attentives,  
pensent, imaginent

et rêvent leurs destins souvenirs.

Ils veillent les faibles lueurs de l'oubli.

La parole leur sera refusée

et la torche vive des mots se consumera  
aux tréfonds de leur blessure.

Le chemin a pour trace lui-même  
et l'infini trait du vide.

Une fin souhaitée sans réponse  
où luisent des pas.

On pouvait lire sur les suaires des mots,  
la ronde des ombres.

La ronde des ombres sans nom,  
ni profondeur.

Chapelet de tombes toutes ouvertes,  
haletantes et remplies de sable.  
Elles avaient pour se reconnaître  
    besoin de leurs visages.  
Mais comme le sable au sable, ce soir-là,  
la clarté manquait à la souffrance.

Un désert d'yeux, au creux des yeux.

N'est-ce pas ici qu'éclôt la rose  
sur des pétales étonnés.

N'est-ce pas là que l'arbre écoute l'ombre.

De la lumière à la lumière,

la nuit exigeait la mamelle du jour,  
la blancheur de ce jour.

À ce jour, les cheminants ont marché

le long de l'absence,

si vastes étaient les marges du silence,

les rives de l'errance

les liaient aux chevilles de l'histoire.

Ils ont atteint le nid de la soif

où coule l'eau sacrée,

ils avaient trop peu de temps

et ils ont taillé à vif

dans les failles des sables,

taillé dans le corps de la folle.

N'est-ce pas là leur prison.

Ils ont pris congé de leur récit

et ont puisé dans la terre,

la terre qu'il faut.

*Aghar, tu chemines vers le Mihrab.  
Une marche lui manque,  
c'est la tienne, Aghar.*

*Eux, ils buvaient aux vides en silence.*

disait Aref le témoin

La même folle, la même femme.  
Les mêmes secrets enfouis  
    dans les plis de son corps,  
abondent au travers des hommes  
pour la même enfance et les mêmes lieux.  
Comme le vide qui appelle le vide,  
    les tiroirs les tiroirs,  
elle se laisse deviner  
    et nous invite à l'errance.

Là-bas en bas.  
Était-ce un homme ? une femme ?  
Une silhouette.  
Une tache d'ombre qui s'éloigne -  
    s'approche.  
Lumière qui s'écroule -  
    se sclérose et se trompe d'objet.  
L'ombre s'éloigne,  
    contourne la solitude de l'image.  
C'est alors que là-bas en bas,  
l'homme, la femme ou la silhouette  
    commencent à rêver.  
La nuit, il, elle s'aère et boit à la source  
    de toutes les essences.  
Ce qui lui a été offert, lui était dû.

La mémoire passée ou à venir n'était  
alors que délire.

Combien faudra-t-il à l'homme-femme  
sans visage, sans silhouette,  
misérable là-bas en bas,  
de fragment de désir,  
de temps pour se défaire  
de ce que ses yeux ont vu  
et douter - à haute voix -  
du phosphore de la ressemblance?

Vois-tu un arbre qui parle aux arbres ?  
Un homme ou une femme  
parler aux pierres et pour toutes les pierres?  
À chaque ciel se nouent mille ciels.  
Dans la parure de ses yeux, sans cesse,  
un miroir emporte si loin la silhouette.  
Était-ce une silhouette,  
était-ce un portrait,  
était-ce Aghar ?

L'ombre palpite au seuil. Sans visage,  
subsistent ses yeux  
animant les sources des cimes.  
Bras ouverts, son regard féconde  
la poussière de la mort.

Noir, jour et nuit, elle et le ciel.  
Dépeuplée de rêve,  
se gâchant d'étrange éternité,  
sans existence, ni raison,  
cette silhouette  
dans l'ombre d'un homme  
s'interdit le rêve qui lui est dû,  
arrache les nuits à son désir  
et se nomme pour oublier.  
Sans candeur, ni fureur,  
elle se détourne d'elle-même  
et s'incinère.

La lumière la dissout, là-bas en bas  
et la parole l'abandonne  
aux étendues de l'alphabet.

Nichée d'énigmes.

Soupirs étouffés  
dans des tiroirs de souffrances.  
Insaisissable lieu.  
Là-bas, nécessaire silhouette.

*On n'atteint pas l'autre, Il nous atteint.*

disait Yacoub

La pierre, le sommeil, la voyance,  
dialogue dans le sommeil  
entre homme et pierre.

Un horizon orange, mauve, violet et jaune,  
un cimetière d'un violent éclat de lumière,  
des tombeaux aux mains tendues  
vers la perfection du silence.

Des montagnes qui nous opposent  
aux frémissements de la nudité  
- et la mort qui nous sépare.

Et ces maisons très basses, évanouies  
dans les paumes des mains,  
pas si loin de là.

Dans le nid de ses yeux  
se tient une pierre.

Un soleil d'or et d'inceste insiste à dormir  
dans la couche du blé  
                    qui s'absente dans l'envol des épis.  
La lumière brûle  
                    au fond des visages retournés.  
La terre errait dans le noir de la terre.  
Inscrire, assembler les noms, les destins,  
et les pierres sur les cimes  
                    de ce corps hanté de poussière  
et croire en des miracles.

*Qu'en est-il de toi Aghar,  
                    poussière de poussière?  
Lequel de nous a précédé l'autre  
                    dans l'errance?  
Peut-on errer hors du chapelet,  
hors des cinq doigts de la main faiseuse de sort?*

disait Aref

Sur les fondations du destin,  
je vois la femme  
                    protectrice de la destinée,  
signe penseur du corps  
                    qui se cache à dieu et son alphabet.

Signe immobile  
dans l'emblème de l'écriture  
et qui trouve sa ressemblance  
dans le devenir de la lecture.

*Qu'en est-il d'Aghar, cette silhouette?*

disait un cheminant

Les montagnes ne nous séparent pas.  
Elles nous lient

à d'innombrables mémoires  
et à des humains proches.

On entre dans la mémoire comme on entre  
dans les montagnes,  
une griffe dans l'horizon.

*Un vide dans le visage qu'on cherche,  
une absence dans l'au-delà du versant.*

disait un autre

Écouter, voir, sentir  
au cœur de ce qui meurt.

Dans sa mémoire d'enfant  
la lenteur de la parole s'en est allée  
à se confondre à l'oubli.

*La mémoire où je te cherche  
disait-il  
est une montagne sans arbre,  
forte comme le temps.*

*Tu es près de moi, tu survivras à la montagne  
dont chaque sentier est un abîme nomade.*

*Je vois se déformer la montagne  
et tu es la cible du temps.*

*La nuit, debout, te rejoint.*

*Tu peux te libérer de ton visage.*

*Je te conduirai au sanctuaire de la mémoire.  
ajoutait-il*

Avec ton invisible terre,  
tu seras dans la mer, dans la résurrection.  
Pour la traversée de la mémoire,  
tu douteras.  
Pour chaque vague, un sommeil.

*Corps mutilés, têtes décapitées,  
la peur nous habite  
et nous prend à la gorge.  
À l'instant où on entend chevaucher son cœur,  
nous continuons à tourner.*

disait un autre

*Tu ouvres la mémoire avec un cœur mutilé,  
un corps si usé qu'il ne peut tenir longtemps.*

continuait-il

*Les seuils des heures, la roue des blessures,  
grimpent la nuit.  
Les cris poursuivent celui qui les a quittés.*

ajoutait-il

La douleur – de la folle – Aghar,  
sa démente sont la teinte d'obscur vibrant.  
Le cri éveillé la mutile.  
Voilà qu'elle se déplace, parle et dort,  
gesticule et perce l'ombre des matins.  
Elle embrasse le temps  
et recommence chaque fois un peu plus tard  
à hausser les épaules.

*Il suffit à l'évidence d'être,  
évidence pour que le cri domine l'infini.  
Aghar, est-elle réellement folle?  
La maison basse là-bas en bas,  
visible dans le lointain, avec son toit blanc,  
redoute la hauteur et domine les environs  
que nul n'emprunte.*

*Comme l'ombre,  
elle teint le sommeil de ses mains  
et les arbres se dissimulent sous ses ailes.*

ajoutait-il

Aghar parle, crie et recommence,  
fragile et hésitante.

Le silence vieillit dans ses yeux.

Elle ressemble à une branche  
d'olivier desséché.

De loin, son cri se laisse entendre  
et résonne

au creux des poitrines des habitants.

*Mère,*

disait-elle

*je te reconnais à la douceur de ta voix,  
aux rosiers de ton regard  
qui ne cessait de caresser ma silhouette jadis.  
Chaque visage est un paysage de douleur.  
Chaque paysage erre,  
                  imprenable sans souvenir.  
Ces paysages sont plus vieux que nous.  
Nous n'avons retenu entre jour et nuit  
                  que les quelques haltes.*

Qui es-tu Aghar la folle?

Tu es la nuit et tu marches vers ton nom,

Aghar la bleue, qui es-tu?

Le regard te manque, toi,

                  qui es son désir et son souffle.

Tu es plus ancienne que la maison basse,  
plus vieille que le jour.

elle disait

*J'ai demandé à la clarté  
un signe de ses yeux confus.  
Patiente, Aghar, l'oubli a égaré ton récit.  
J'ai de toi la blessure,  
et de l'absence, la pudeur.*

elle disait

*À chaque fois, je fais le tour du village  
et le trajet de mes yeux.  
Mon chemin est toujours à trouver.  
Il sera très peu question de moi.  
Rien ou du sable, un sable fou et dansant.*

*Ainsi, nous sommes le même sable,  
le même tourment.  
Nous étions des abîmes,  
des parcelles de ghetto  
que le songe colore et déploie.*

concluait Aref

*Mère, ils sont venus,  
ont frappé violemment à ma porte  
par une nuit qui passe.*

*Eux*

*Ouvre cette porte, Aghar.*

*Qui frappe?*

*Ouvre  
ou nous démolissons cette porte.*

*Dans les mains de ces hommes des clés, mère,  
chaque clé était différente de l'autre.*

*Et il y avait le silence.*

*Ils sont venus de la terre.*

*Autour de moi des fracas brusques  
puis des prières.*

*Mon corps était devenu leur corps.*

*La nuit était sur mes joues  
et la clarté de la lune sur leurs chevelures.*

*Ils ont fouillé partout, mère,  
ils disaient qu'ils étaient les héritiers du ciel,  
de la parole, du rire,  
de la folie, de la chair, de la mort et de la vie.*

*Je vous donnerai mes paroles  
et mon dialogue dans le silence.  
Je leur disais que j'étais fidèle aux roses  
de mes cris,  
que je contais mes cris,  
et l'histoire de l'olivier qui m'attend.  
Ils ont dit que j'étais la chute de tout,  
l'oubli de l'arbre à son ombre.*

Elle hurlait sur les routes,  
mendiait auprès des riches,  
et brandissait violemment son corps.

Il n'y a pas d'arbre pour le corps meurtri.  
Il n'y a pas de chevelure  
pour le matin qui abdique.  
Il n'y a pas de trace  
pour le blanc du silence  
ni pour l'envol de son visage.

Ager, je t'ai laissée près de l'olivier  
qui attend et le puits qui s'épuise.

Quant à tes yeux, Aghar, autour de nous,  
ils se penchent vers la lumière des fleurs.  
Tu es seule, tu es l'aile.  
J'ai vu des mains tendues ramassant  
des miettes de ciel pour se nourrir.  
Tu vis l'amour ivre d'une parole berceuse.  
Qu'en sera-t-il de tes yeux  
qui trouvaient les cœurs ?  
Tu recommences à souffrir  
avec le dernier vent.

Aghar, je vis entre des cris  
semblables aux tiens.  
Ce sont des fleurs qui fanent.  
Je parle pour toi et pour moi.  
Pour le rayon humide de ton heure.  
Nulle part on ne s'inquiète pour toi.  
Je parle pour ta vie et pour ta mort.

Le silence enveloppe les environs  
et nous vieillissons en figure de bronze.  
Les matins ont des raisons de croire.  
Écoute arriver le matin  
et les battements de ces tentures

*Le regard n'a pas de tiges.*

*Regarde l'ombre, Aghar.*

*Elle couche à tes pieds.*

*Tu déplaces les rêves dans un ciel reclus,  
celui-là même qui a l'âge de nos peines.*

disait l'un des chemnants

L'aube des peines se veut pacte.

Une blessure fatale qui se lève

et se couche avec la lune.

*Regarde son visage,*

disait-il

*un visage qui habite nos blessures et nos rides.*

*Regarde ce corps, c'est en tremblant*

*qu'il avance peu à peu dans nos corps*

*et habite nos plaintes.*

*Il est rejeté et écarté de nos chemins*

*puis rappelé par eux.*

*Étrange présence qu'on s'acharne à oublier.  
Une présence détachée de nos traces.  
Un œil au-devant d'un silence.  
Un mot précipité dans la nuit.  
Elle est prête à nous brandir aux visages,  
à nous poursuivre,  
à nous parler au nom d'une mémoire.  
Elle sourit et l'on dit d'elle*

*Elle est celle qui erre  
d'un visage à l'autre.*

concluait-il

*Ah! nuit, tu te baigneras  
dans la transparence blessée de l'œil.  
Chaque œil nous aide à perdre la nuit.  
Aussitôt rejetée,  
la tristesse se lit à la fin des temps,  
comme dans la pierre, vivante dans le songe.  
Nœud foudroyé d'éternité  
afin d'atteindre la détresse.*

disait l'un des prophètes

*Ah! nuit, commencer, recommencer,  
un parcours de cristal.*

*Notre plus large abîme.*

*Une longue nuit*

*qui porte en elle le deuil de la durée.*

*Oh! combien de parcours en parcours,  
comme s'il s'agissait du même,  
chaque plainte avait la voix de la rose,  
la voix connue du vide  
majestueusement absent.*

ajoutait-il

Parcourir l'éternité,  
prendre garde au jour,  
miroir habile de l'oubli.

Vivante par ma voix  
Un œil vide  
Un rivage absent  
Je t'ai reçue telle une foudre, Aghar.  
Elle brûle dans un feu d'absence.  
Les larmes ont fait main basse sur les rides.  
Sa vie fut écrite avec une soif cristalline  
déchirant une nuit dressée  
pour périr de ses fantômes.  
Tous les chemins cheminent à elle  
et reviennent vers elle.  
Elle chantait souvent

*Graine de sable  
tu as donné ton nom à dieu  
tu as plus d'un visage.  
Ma nuit fut choyée  
depuis l'origine.  
Une graine de sable  
la mienne.  
Tout droit,  
il faut aller droit à la blessure.  
L'arbre meurt, la terre cède.  
Et je marche, survole  
les diverses formes des ombres.*

Elle disait souvent

*La mort du cri,*

*mon cri et celui de l'autre en mon sein,  
celui de l'homme,*

*du cri qui fut sa voix,*

*de l'absence qui fut sa voix,  
de l'herbe qui fut sa voix auprès des étoiles.*

*La mort a soupiré sous ma peau,*

*a craché une plaie de dieu qui vient vers moi.*

*Je me souviens,*

reprenait-elle

*ce matin-là, mère, avec tes cheveux en feu,  
avec tes mains de terre,*

*faisant halte dans mon corps  
pour m'arracher à ce cri blême.*

*Ta main,*

*en passant au travers de mes entrailles,  
ressemblait à un silence sombre qui meurt  
dans mon souffle.*

*Mon silence était une étoile*

*dont je baisais le front.*

*Et ton silence, mère, était un cri limpide.*

*Le cri que tu avais retiré de mon corps  
avait un corps semblable  
à la saison des cendres.*

*Il était nu.*

*Avec ta main*

*qui s'est portée volontairement à sa bouche  
pour étouffer son souffle, tu m'as vengée.*

*Non, mère, je ne retarderai pas l'échéance,  
je porterai ma main à la bouche de chaque cri  
qui pointerà de mes entrailles.*

*Chaque cri avait débarqué d'un silence  
à la mesure de l'univers.*

*Chaque cri avait son visage.*

*Chaque visage était marqué de son ombre.*

*J'ai installé entre moi et mes cris  
une distance abyssale.*

Aghar suivait les pas  
de toute personne qui la précédait,  
s'arrêtait quand elle s'arrêtait,  
inquiétée par sa présence.  
Elle se figeait comme la glace  
quand elle la pourchassait  
de peur qu'elle ne l'agresse.

Elle avait un visage effacé,  
qui trahissait une nostalgie, blessée,  
un miroir de lumière.

Visage enlaçant d'autres visages.  
Souffle absent rivé à la lisière  
d'autres souffles craintifs.

elle disait

*Je suis le cri, folle au seuil du cri.  
Ce lieu où tout se dit, mes cris se disent.  
Quoi de surprenant,  
ce sont des corps que je retire de mon ventre,  
ils revendiquent un nom.  
La mort a été ma confidente.  
J'ai appris à mourir, et me taire.  
Peu à peu, j'ai appris à faire taire mes cris,  
ceux-là même  
qui remuent dans mes entrailles.  
Quand les ai-je tués?  
Des cris aux ailes blessées,  
cris que j'ai étouffés de ma main.  
Ainsi la mort a fleuri dans mon corps.*

L'année des sept lunes,  
Aghar tranche d'absence,  
son regard désespéré  
pointe les marges du ciel inanimé.

L'absence chante dans ce fond  
où le cœur a cédé.

Aghar s'offre la chance de survivre  
là où elle n'existe plus.

Elle vit dans un miroir.

Dans les marges souterraines  
des sept lunes.

*Vent, libère ton souffle!*

hurlait-elle

Le vent, la plaine, la mer, les murs,  
puissent-ils de leur parfum  
emporter ces regards, engloutir ces cris!

*Je glisse,*

disait-elle,

*dans la cécité de ce qui fane.*

*Je parle à ce qui*

*rarement fleurit dans ces contrées.*

*Dans l'ombre, dans l'obscurité,  
les hommes,  
au coin des rues,  
sillonnent mon corps de folle  
de part en part,  
ils plantent leurs cris  
au sein de mon ventre.*

*Je perds mon temps  
à arracher ses hurlements.  
Te souviens-tu mère ? Je t'ai vu faire.  
Tu avais introduit ta main  
dans mon ventre en chantonnant*

*Que l'oubli ne soit que pierre  
n'égalant les humains  
Aboyez meute d'enfants  
je ne parle qu'à ce qui fleurit.*

Elle est au milieu de mon silence.  
Le livre s'ouvre sur le néant  
et le désert sur l'absence du temps.  
Temps et livre sont écritures sur le sable.  
Ce que nous retenons,  
ce sont les traces de ce qui a précédé.  
Écrire la trace qui, déclinée,  
nous livre à l'ombre de la mémoire.  
Rivée au matin de la voix,  
elle fut piétinée et voilée,  
à son visage s'attelle l'exil  
et se fonde la mer.  
Une mer sans trajet scellée  
à l'ombre blanchie de la plainte.  
Le silence se déchire face au miroir  
dans les dédales de ce même miroir,  
la plainte parle par la bouche  
de la majuscule et lui donne  
le vide de son absence.  
Promue à l'océan,  
blessé dans l'exiguïté de ton signe.  
Tu organises ton vide.  
Une tendre certitude au seuil du réel,  
une vaine échéance articulée.  
Sable dépouillé de sa nudité.  
Vocables parmi les vocables,  
opaques au précipice de la mort,

foulée par la vérité et le mensonge,  
tu demeures la réalité inséparable  
et le refuge nécessaire.

Mère,

murmurait Aghar

*ils disaient*

*qu'ils étaient tous les prophètes réunis  
et le temps.*

*Que la naissance de l'enfant était proche,  
ils brûlaient l'encens et lisaient  
dans les arbres l'alphabet de la nuit.*

*Ils tiraient du puits son eau,  
se lavaient et priaient  
dans l'attente de l'avènement de leur secret.*

*Je marchais vers le puits du côté du vent.*

*Mon enfance avait deux lunes et un puits.*

*Une lune sur les hauteurs environnantes.*

*Une lune dans le puits,  
elle traîne sur la surface de son eau.*

*L'olivier m'attend, mère,*

*et je ne voulais de mon enfance*

*que ses deux lunes,*

*je voulais toucher des mains*

*mes matins absents,*

*il n'y avait pas de nom pour l'étoile filante  
comme pour mes matins.*

*Je voulais une colombe, je voulais*

*toucher de mes ailes la douleur filetée.*

*Ils disaient qu'ils étaient de passage,  
qu'ils étaient le silence qui guette le monde,  
et l'absence  
qui protège les branches de l'olivier.*

*Ils viennent du même arbre  
pour le même oiseau,  
Aghar, tu viens d'écouter ma voix morte.*

disait l'un des prophètes

*Semence de nuit,  
la folie est au milieu de la lune.  
La lune serait-elle en toi?*

disait un autre

*Aghar, c'est au milieu de ma vie  
que le ciel a le visage torturé de la lune.  
Qui es-tu? Sinon celle qui meurt.*

ajoutait-il

*Saches que ma chair réclame mes fils  
et la fleur cueillie  
à l'heure du plus profond rêve  
menace la nuit.*

murmurait Aghar

*Qui es-tu encore Aghar ?  
Sinon l'être que je suis,  
toi, qui me poursuis,  
toi, qui m'échappes,  
toi, qui erres en moi.*

disait-il

*Le visage d'Aghar est sillonné d'absence,  
un front et des joues écaillés,  
une figure d'enfant  
trop sculptée par le temps.  
Temps après le temps.  
Un visage de cendre,  
qui se meurt dans un silence effrayant.*

disait Aref

Ainsi au plus haut moment du cri,  
le regard d'Aghar la folle se brise  
en d'innombrables îles de souffrance,  
inaugure la mort et se pare de sanglots.  
Assise au palais de l'oubli,  
elle s'agrippe au jour.  
Elle remplit sa main de sable,  
les yeux ouverts, écarquillés,  
décrit des cercles avec ses bras  
et murmure

*la main dessine l'invisible  
la main voit et se souvient  
lueurs sans lueurs  
blancheur sur blancheur*

Survivre au bleu, au vaste blanc  
et au vent de la croyance,  
passer outre les cimes du vrai  
et du véritable.

Installer le doute dans le supposé.  
Inventer le mensonge,  
créateur du désordre.

Rétablir la peur, source de toute chose,  
peur de nous-même et de l'autre,  
de nos amours et de nos solitudes.  
Faire voler en éclat la différence  
et la mêmeté.

*Il m'est interdit d'aimer.*

disait Aghar

*Je nomme ton visage.  
Je rêve ta silhouette éperdue  
Je trace ton vide  
comme on empaille un animal.*

*Un oiseau, tu étais.*

disait Aref

*Au bord de ce qui manque,  
tu signeras ta présence  
de lucides arguments.  
Mais faut-il que tu nous rappelles  
qu'on a existé,  
qu'on a foulé l'herbe de l'azur,  
tristement manquante,  
tristement obscurante  
aussi vrai que la vérité qui nous sert  
de mensonge et de rempart.*

disait un prophète

*J'ai vu dans tes yeux  
les cimes de l'au-delà de l'aube,  
des anneaux sublimes, argentés,  
luisant de méandres et de doute.*

.  
disait Aref

J'ai marché vers elle  
dans le silence du temps.  
Je marchais vers elle  
dans la mémoire des autres.  
Elle fouillait de la main  
le sable et les pierres.  
Elle se grattait les cheveux,  
fouillait dans le sable.  
J'attendais, l'observais  
tapi dans l'ombre.  
Elle était aussi silencieuse que l'oubli,  
aussi gracieuse que les étoiles  
qu'on ne peut atteindre,  
aussi taciturne qu'une maudite lune  
vouée à l'indifférence,  
aussi douce que la douceur.  
Ces gestes hésitants, effrités,  
aussi maladroits que pénibles  
donnaient à réfléchir sur son effarement,  
sur sa frayeur de vivre et d'exister.  
J'étais à ses pieds  
comme la nuit l'est au chevet de la lune.  
Dans sa robe noire  
ou dans ce qui restait de noir dans sa robe,  
elle paraissait sévère et sobre.  
Ses yeux hallucinés laissaient entendre  
sa folie et son absence.

*Un nom cherchait dans le vent son nom.  
Une folle dans sa folie en quête de nom.*

disait Aref

Les prophètes aussi,  
au plus haut, en oblique,  
au plus près, sous les paupières,  
étaient des étrangers,  
l'un contre l'autre, en vis-à-vis.

Raison contre raison,  
eux aussi étaient si proches  
et lointains.

Dans un chemin voilé de blanc,  
ils buvaient aux vides en silence.

En dessous, au-dessus d'eux-mêmes,  
ils déchiffrèrent tendrement le rien.

*L'horizon est à la fois ce que l'homme  
aperçoit le plus clairement  
et ce qu'il ne peut atteindre.  
Dans cet univers multiple,  
l'homme est à la trace  
de ses infinies faces insondables.  
Personne ne peut nous aider,  
rien ne peut nous guider.*

disait un cheminant

*Face au ressac du dit,  
l'innommable demeure  
un visage sans signature.  
L'innommable noué  
au paradoxe du silence.*

disait Aref

*Nous sommes des irréductibles visages  
en fin de parcours.  
Nul n'échappe  
à la loi du récit et de l'écriture.*

ajoutait un autre



Étrange récit que cette naissance,  
omission qui transite dans l'émotion  
de l'absence.

L'homme manque à cette jouissance  
de se souvenir  
et cette force d'oublier.

Pour vaincre, il lui faut l'effacement.

Oublier que ce souvenir est un récit.

Dans le jour du lendemain,  
il lui manquera l'amertume d'avoir vécu.

Au nom, il lui faut ses syllabes pour faire  
et défaire ses propres énigmes.

Le nom tourne le dos au suaire de la nuit  
pour s'assurer de son devenir.

Une métaphore qui nous parle  
longuement  
sans divinisation ni folie,

plutôt une invisible parole  
  inscrite dans le corps.

Sans relâche, le texte et la question  
figurent dans l'errance du livre.

C'est peut-être,  
  parmi fantômes et revenants,  
que se clôture le langage du temps  
  et se réécrit le seuil du lien.

Lien qui décrit la croyance  
  et prie le jour et la nuit  
à renoncer aux murmures des dieux.

Dieu, celui qui est enfermé  
  dans les hallucinations  
  des esprits des mortels,  
enjoint à une bénédiction humaine,  
tombe du plus profond des cieux.  
Promu à l'archaïque existence du jour,  
il se tient dans le mystère de la lecture.  
Là où le regard n'arrive pas à contourner  
  l'opacité de l'inoubliable,  
il se détourne de la volonté de juger.

Abîme où réside dieu,  
où s'est installée la lettre première,  
l'exil somptueux de la mémoire,  
celle qui veut se réconcilier  
avec l'inéluctable réalité d'être.

L'oubli est génie  
qui ne cesse de forcer l'histoire.

La terreur d'imaginer,  
de penser et d'écrire  
son propre conte et l'amnésie  
qui y figure.

Lieu où se succèdent l'oubli, la raison,  
le nom et dieu.

En ce brumeux monde,  
en cet inaccessible désert d'être,  
l'illusion s'improvise  
et la parole s'estompe.  
Alors on se dépouille de ses souvenirs,  
de ses innocentes morts,  
de la blessure  
et on pense agencer le quotidien  
à sa poésie.

## Livre II

Écoutez cette histoire  
car elle est la mienne et la vôtre,  
souvenir impérissable,  
dédié au récit éternellement en deuil.  
Le village a connu le vertige  
et l'évanouissement,  
l'odeur d'encens et de miel.  
Notre douleur à chaque instant  
se détourne de nous et la haine de l'autre  
éclipse notre soleil.  
Nous sommes poursuivis  
par les écritures obscures,  
nous périrons de la réponse  
et de son double.  
Nous allons ouvrir le livre, ce livre écrit  
par notre peuple qui se déchire  
et rédige sa souffrance par le sang.

N'oubliez pas qu'en récitant ces histoires,  
nous écrivons par la même occasion  
dans la marge  
de ce qui ne sera jamais écrit,  
notre propre conte...

Nous sommes à la trace  
de ce qui ne cesse de nous relancer,  
cette part du récit insiste à être visitée.

Les vieilles blessures palpitent encore  
au seuil de nos cœurs  
alors que les rancœurs  
animent les traces de nos pas,  
ceux-là mêmes qui nous font ignorer  
l'amour et la paix.

*L'homme manque à cette jouissance  
de se souvenir  
et à cette force d'oublier,*

disait-il

*votre mémoire doit accueillir  
l'irréremédiable trace de mon témoignage.*

Nous allons célébrer ensemble  
les absents.

Nous sommes d'irréductibles figures,  
en fin de parcours  
mais nul n'échappe  
à la loi du récit et de l'écriture.

Notre village commençait à sentir  
la mort et l'absence.

La sourde histoire qui se trame à  
l'intérieur de cette terre,  
véritable destinée de tous,  
oscille entre rêve et cauchemar.

Entre la vie et la mort.

Rien, ni personne ne résiste  
devant les affres de cette violence.

Le palmier, symbole du juste,  
symbole de la raison contre l'instinct,  
se laisse mourir.

Désormais, la haine nous sert de voile.

Nous sommes un livre à écrire  
et chaque livre a sa destinée.

Trop de solitude et d'isolement  
m'ont épuisé et quand je voyage,  
je remarque,

ô combien les hommes ont changé.

Mais quel bénéfice tireront-ils  
à répandre la haine  
et faire régner le meurtre ?

*Aghar appartient à cette voie qui rompt,  
exile, sépare et disperse.*

disait l'un des prophètes

*Le manque de parole.*

*Nous sommes proches du manque.*

disait un autre

La même folle. La même femme.

Les mêmes secrets

enfouis dans le pli de son corps,

abondent au travers des hommes

pour la même enfance.

Les mêmes lieux.

Comme le vide qui appelle le vide,

les tiroirs les tiroirs,

elle se laisse dériver

et nous invite à l'errance.

Nous, demandeurs d'asile,  
nous, exilés  
parmi ces ombres pavées sans patience,  
sans lieu,  
au hasard, nous tracerons  
la courbe du fatal destin,  
du signe qui nous parcourt  
et s'évade en nous, pour nous,  
et juste pour nous.

Et soudain, un ciel bleu,  
et voilà que rêve Aghar.  
Le coffret s'ouvre sur ces rêves.  
De la petite motte de terre  
poussent les racines de son olivier,  
elle erre à travers le village,  
étrangère et sourde à tous et à tout.  
Criant de temps à autre

*Éteignez la lumière, le malheur arrive.  
Souffrir et mourir.  
L'asile des aliénés est pour tous.*

*Anneau de tristesse, miroir des fardeaux,  
dépossédé de soi,  
nous nous brisons  
dans la chair de ton regard.  
Nous nous confortons en nous-mêmes  
dans le reflet de ton ombre.*

disaient les prophètes

*Notre amère et douloureuse lâcheté  
s'y mire.  
Si nue, si dépouillée,  
tu es le souvenir, le nécessaire souvenir  
qui nous révèle dans notre nudité,  
à notre misère.*

ajoutaient-ils

*La vagabonde volupté,  
la volupté de ta folie caresse de sa présence  
mon désespoir de vivre  
et de s'attendre au bonheur.  
À ton passage, nous te fuyons du regard  
ou du corps car tu es notre miroir,  
celui qui fut brisé par nos illusions.  
Quand le mensonge s'étend sur cette terre,  
alors surgissent ton corps et tes cris.  
Apparaissent les fantômes multiples,  
écorchés vifs sans consistance aucune,  
nus comme la lune,  
pour nous suggérer la volonté de la violence.*

disait l'un des prophètes

*Nous te nommons folle,  
nous t'avons renommée folle  
et nous n'avons fait  
que l'aveu de nos propres faiblesses.  
Nous t'avons haïe et crainte,  
nous t'avons célébrée et chassée  
de crainte de nous gâcher le sublime.  
De crainte de notre propre délire,  
nous avons affirmé que tu es folle.*

ajoutait-il

*Rien ne repose sur rien  
dans ce désert de l'existence,  
le ciel est vide, la terre s'écarte.  
Et le jour et la nuit  
s'inventent l'un à travers l'autre.*

disait Aref

*On a volé ton nom, estropié ton espace,  
lavé ton visage à l'eau de notre raison.  
L'eau nous a séparés.*

*On a sculpté ton ventre,  
nous lui avons octroyé une forme vide.  
Ton nom est un lieu occupé,  
un éclat de rire.*

*On a appris à oublier et à bercer  
jusqu'à endormir tes cris.*

murmurait l'un des prophètes

*On a clôturé ta parole et exilé ton être.  
On a réussi à le happer de la rive du temps,  
de notre rive et de notre temps.*

*Alors que tu vis ton corps,  
comme un refrain fileté  
qui tend à se dissoudre,  
nous avons gardé un sanglot ou un rire  
- peu importe -  
dans l'ombre vertigineuse.*

disait un autre

*Ainsi, au plus près de ton visage,  
nous avons répudié  
les marges des questions,  
aux plus faibles lumières, les pleurs  
ont dû s'élever contre nous-mêmes.  
Tu es présente lorsque nous nous taisons.  
Ton ombre flotte  
comme une amnésique sans histoire.*

ajoutait un autre

*Son ombre flotte en mal de dernière lune.  
Elle continue sa marche de folle,  
comme un miroir affamé de reflet,  
ses mains tremblent dans le midi de nos jours,  
sa voix hurle dans le blanc de notre vie.*

*Son désarroi et sa détresse  
se croisent sur l'oreiller de nos rêves.  
Alors les cauchemars aux fenêtres  
ratissent l'herbe de sang,  
la forêt des plaintes et le tambour d'été.*

disait-il

Voilà qu'elle se retourne,  
nage dans le noir des alentours,  
délaïsse le temps au temps.  
Elle monte les collines,  
frappée de son immensité, se repose,  
pèse, soupèse les pierres  
et salue les morts au passage.  
La neige a oublié les couleurs  
et les griffes qui ravagent la mémoire.  
Tout est éteint  
et tu jaillis des mémoires anciennes.

Donne-moi  
un peu de ton jour, Aghar,  
prête-moi  
un peu de ton exil  
pour que je puisse voyager,  
offre-moi  
le peu de délire que tu as de trop  
pour que je puisse délivrer mes rêves  
de la cage de la raison.

Donne-moi  
un peu de l'écorce de tes folies  
pour que je retienne que le moment  
est un instant de délire.

Prête-moi  
de ta bouche la sève des saisons  
pour que les arbres de ma raison  
puissent flâner.

Dans le navire qui nous porte,  
personne n'a tort ni raison.  
Coupable et innocent à la fois,  
nous n'inquiétons  
que le passage des nomades d'esprit,  
auxquels nous n'offrons  
que des tombes pour ultime repos.

Ils ont construit ton nom  
dans les lettres de l'exil.  
Entendent-ils les plaintes de ton nom,  
Aghar,  
l'exilée dans les serres du désespoir,  
où repose et sans cesse se renouvelle  
l'attente ?

À travers les barreaux du vieux silence,  
son regard  
fixe le toit des abîmes – miroir –  
ouvert à une douceur d'enfance,  
invisible.

Un silence  
pour enfanter d'autres silences.  
Des cris pour inventer d'autres plaintes,  
alors que nous traversons  
des colonnes de vie.

Elle lèche ses blessures ouvertes  
et enterre nos pas.  
Ceux qui gisent au seuil de nos portes.

Elle trace des cercles  
aux portes de nos palais,  
inscrit son nom comme si elle voulait  
vivre de nos visages,  
étrangement d'ailleurs et d'ici,  
elle enracine le vertige  
dans les branches de nos arbres.

Elle ne s'annonce pas,  
erre et apparaît de temps à autre,  
au coin des rues.

Effrayée ou tremblante,  
elle continue sa marche de folle  
vers le bleu des cimes.

Entre les maisons hautes,  
elle crie qu'elle est dans un cercueil.  
Sous le damier des étoiles, elle craint  
qu'une pierre ne tombe sur son cadavre.

Et du vent, elle a peur  
qu'il ne lui répande ses pétales.

S'il fallait la suivre  
jusqu'entre les gorges du cri,  
alors qu'on éteigne les bougies de l'aube,  
qu'on ouvre nos bouches au soleil et  
qu'on traîne chaque promesse  
au bout d'une corde.

La blessure s'habille  
de blessures anciennes  
dans le pourquoi du temps.  
Je promets à ton sourire  
de ne pas oublier la clarté de tes yeux.  
Je promets à ton visage de ne pas oublier.  
Une voix retentit parmi les cieux,  
l'apocalypse a tes cheveux.  
Et malgré tout cela, Aghar,  
je ne te survivrai pas,  
ni dans la folie,  
ni dans les matins hagards,  
ni dans les errances,  
je cheminerai dans les dédales.  
Les chants ne sont pas loin de ma voix.  
Je porte seul le fardeau de mon existence  
et la solitude de ma mort.  
Aghar,  
je dois éviter ce que je cherche  
pour pouvoir comprendre.

## Livre III

La voici,  
toujours le rayonnement d'un étrange vide,  
de son regard frémissant,  
de son aube errante aucun enchantement.  
Voici qu'elle attend le chemin  
qui mène à l'horizon et ne cesse de se perdre.  
De ces jours de cendres,  
elle n'a guère cessé de guetter les rêves  
qui fleurissent sans ramiers.

*Cette terre est maudite,*

disait-elle

*terre de blessure, de deuil.*

*Que palpitent les paupières de tous les matins.*

*Que viennent seulement des fleurs,*

*fleurs plus rouges que la terre,*

*plus mauves que le ciel.*

*Cette terre est maudite*

*et le temps n'enfante que le temps.*

*Les enfants depuis longtemps  
ne chantent que le deuil,  
que les sombres étoiles qui couvrent leurs corps.  
Les femmes pour avoir longtemps  
attendu la pluie,  
embrassent le silence des flammes  
sous le tambour du soleil.*

concluait-elle

*Entre sept lunes  
La lune  
Entre deux pas  
Une porte  
Une plainte d'elle  
Il convient  
L'aile d'eux  
Palpite  
Une falaise  
Autour, une parole  
Seulement, porte  
Fermée*

*Entre elle  
Le diaphane  
Vers davantage de solitude  
Vers une nuit esclave  
Tu avançais, Aghar*

psalmodiait Aref

*L'errance  
S'abîme  
Au bord  
Elle veille  
Le lendemain, elle fut  
Une nuit sans campagne,  
face à des esprits sans présences  
Tu avanças vers la chair  
Tu n'as pas d'âge  
et tu marches vers ton âge  
Tu n'as pas de nom  
et tu t'installes dans ton nom  
Peu oublieront ton nom  
et nombreux le porteront*

ajoutait-il

Qu'en est-il de ton exil ?

Qu'en est-il de toi ?

Dieu, eh dieu, dieu a conversé,  
dieu a décidé.

Maître parmi les maîtres,  
il se rappelle ton plus lointain passé,  
ta plus lointaine peur.

Un désert, un village et une esclave.  
Sous l'arbre, en dedans,  
du haut de l'arbre, parmi les vivants,  
tu as marché.

Parmi les vertiges, parmi les formes.  
Étincelle d'humanité -  
humanité première.

Dans le vide de dieu est né dieu.

Qui a marché dans tes entrailles ?

Ta bouche a semé le vent,  
bouche ouverte face à la plaie de dieu.

Autour, la clarté,  
autour, le sanglot, bien plus encore.

En vis-à-vis, toujours plus loin,  
la semence.



Et qu'en est-il d'elle!

Son nom porte l'encre et le silence

Un Interdit somme toute

Son visage épouse d'autres visages

Son corps apprivoise le langage de l'autre

Sa parole refuse les langues

*Réfléchir, imaginer la folie*

*nécessite d'entreprendre,*

*saisir et visiter un lieu*

*- une particularité qui nous habite*

*pleinement, nous sert de demeure -*

*miroir où le récit prend l'aspect*

*d'un adieu à soi et à son entourage.*

*La conformité est origine de mort.*

ajoutait Aref

*L'autre, cet espace qui nous façonne,*

*dessine, fascine et nous fuit,*

*n'est autre que le mystère de nous-mêmes  
et de la tragédie  
qui organise notre visage.*

murmurait-il

*Ruisseau dévastateur et sans limites,  
l'oubli nous aide aussi fugace soit-il  
à parfaire notre itinéraire.*

Ma voix est ta voix, Aghar,  
mon visage est ton visage.

L'univers est un miroir  
où se mire notre parole,  
et viennent se briser la lumière et l'ombre.  
Ombre et lumière.

La nuit est la fleur et ses pétales,  
les rives de la question.

Tu es les pétales de l'oubli,  
on t'a prêté tous les visages.

Oublie ta voix,  
chaque parole prise à ton silence,  
caresse une blessure que tu devines.  
Ta voix t'a quittée pour retrouver sa voix.

La nuit nous cache la nuit,  
lorsque nos mains d'homme  
plantent des silences.  
Au pan du vieux jour,  
le mûrier a investi la plainte.  
J'ai laissé mes mains se pencher  
sur le royaume de ce mûrier,  
j'ai cueilli un mot d'ombre,  
un mot de clarté.

Ton visage, un visage connu  
qu'on espère sauver et qui nous perd.  
Visage sans visage.

Visage gratifié de la vie et de la mort,  
il suffit d'une caresse pour le perdre,  
et d'un froid de glace  
pour sentir sa tiédeur.

Portée sur la trace de tes tristesses,  
rien de toi ne meurt,  
je te ressemble dans les printemps si clairs  
et si doux.

Le lieu où nous étions couchés  
était un amour filial.  
L'aube fermait encore les yeux  
et personne ne voyait.  
Des cendres grimpaient  
pour retrouver les couleurs  
qui permettraient au jour d'éclore.

Va vers le refuge douloureux  
où l'homme viole la demeure,  
vers le fond du jour,  
à même le jour, comme une dernière lune  
à laquelle la lumière s'oppose,  
à même le jour,  
jusqu'à confondre le tracé.

C'était toi, c'était moi, encore les mêmes.  
Cela s'estompait, s'évanouissait,  
s'effleurait et se caressait.  
Cela c'était encore toi, c'était encore moi.

Tourne la nuit,  
quelque chose annonce la nuit,  
personne ne sait, nul ne parle.  
Ma main écrivait des psaumes dans l'air.  
Par-dessus l'humide de tes peurs,  
j'étais entre toi et toi.  
L'œil obéissait  
    au travers d'un silence d'aujourd'hui.  
Ce qui était innommable  
    est plus que jamais à nommer.  
Nulle voix, personne.  
La porte d'autrefois sourit désespérée,  
personne ne s'inquiète.

Va vers l'œil qui habite l'absence  
Et raconte d'où tu viens  
Donne ta main que je touche  
Sans le hier de demain, tout dans la main  
Le temps te traîne vers l'asile du temps

Porte-toi vers le haut d'hier  
Vers le haut du haut  
Sans dire la lumière  
Cherche sans écrire entre tes mains  
Tu es proche, encore plus proche  
Non, renonce aux tresses et à la cire  
Tu es proche, innocemment proche

*Le sommeil des justes*

*Naufrage*

*Oublie les présents*

*et sacre les absents*

murmurait Aref

De rire en rire, les membres tremblants,  
d'une nuit à l'autre,  
attirée par nos regards étranges.  
Dans ses heures de naufrage,  
dans les eaux de la folie - la déraison,  
parmi ses semblables,  
Aghar traversait le fleuve  
des vieilles blessures,  
se heurtait aux insomnies des autres.  
Entre les cierges de l'agonie  
et les obscurs feuillages des voix,  
son corps oubliait encore les plaintes.

Elle poursuivra ainsi indéfiniment  
dans les fracas des éclairs,  
des traces d'oubli qui damnent  
les brûlures.

Voici le miroir que tu désirais tant.  
Il ne peut y avoir de blessures  
scellées au miroir.

*Tu iras de visage en visage.  
Dans les nuits enfouies sous tes cris,  
une femme s'apprête à naître d'elle-même.  
Dans les blessures qui lancinent son corps,  
pleurent les absents.  
Comme nos nuits,  
nos absents attendent la conversation.  
Nous avons des choses à leur dire des tiens.*

ajoutait Aref

*Elle a ramassé pour nous le silence,*

disait un vieil homme

*de l'autre poignée l'absence.*

Aghar, celle qui ne connaît  
du jour et de la nuit que la peur,  
demeure la clarté  
dont l'aboutissement est silence.

Elle ôte la nuit à la nuit,  
au bout de son sein,  
elle attend le mot d'eau qui manque.  
C'est ainsi qu'on parle d'Aghar la folle.

Elle murmure et me dit ceci

*Je meurs de la mort de mon peuple  
et agonise de l'agonie de la terre.  
Je me tourne vers un ailleurs  
où vient s'abîmer une blessure aussi ancienne  
que le monde. Mes mères portent le goût  
de l'exil, poussière de récif,  
leurs formes désignent l'absence.*

*D'exil en exil,  
l'absence vient habilement habiller  
les haltes et les abris colorés d'un loin de tout.  
Tous en viennent à me regretter,  
d'autres à me haïr et faire  
taire mon silence  
dans les tiroirs de leurs ignorances.*

De t'avoir nommée la nuit du trône,  
la nuit attend ta nuit  
D'avoir vécu dans tes yeux,  
je n'ai plus vu mourir les autres  
Et l'étoile de mai inanimée  
est devenue le cimetière des dieux





Tu dis entendre  
des cris semblables aux tiens.  
Ce sont ceux des fleurs qui fanent.  
Ceux de la douleur docile  
du matin qui meurt.

Je parle pour toi et pour moi,  
pour le rayon humide de ton heure.  
Nulle part, on ne s'inquiète pour toi.  
Je parle pour ta vie et ma mort.  
Le silence enveloppe les environs  
et nous vieillissons, figure de bronze.  
Les matins ont des raisons de croire.  
Écoute s'animer le matin et les  
battements de ses tentures.

*Une blessure fatale qui se lève  
et se couche sur la lune.  
Regarde son visage.*

disait un vieil homme

*Un visage qui habite  
nos blessures et nos vides.  
Regarde ce corps, c'est en tremblant  
qu'il avance dans nos corps  
et habite nos plaintes.  
Il est écarté de nos chemins.  
Étrange présence qu'on s'acharne à oublier.  
Une présence détachée de nos traces.  
Elle sourit et l'on dit d'elle*

*elle est celle qui erre  
d'un visage à l'autre.*

*Nous étions de petites choses,  
d'énormes petites choses qui se souviennent  
de la fraîcheur du vide,  
de la couleur de l'origine.*

*Nous étions de petites choses effacées,  
phrases parsemées*

*- ça et là -*

*avec ce seul espoir*

*de laisser dépérir l'absence des étoiles.*

disait Aref

*D'énormes petites choses qui se laissent lire  
dans l'épais paysage de l'absence.*

*Le blanc se montrera blanc.*

*Le blanc joindra l'opacité de ce qui est visible.*

*Le vide ne sera jamais le blanc.*

*Et nous sommes une histoire*

*qui prédit une autre histoire,*

*une rupture - brisure -*

*imprudemment égarée dans la raison.*

*Cela est peut-être toi !*

*Les hanches brisées de la solitude.*

ajoutait-il

N'est-ce pas, elle,  
l'ardente défaite de l'horizon du lointain  
– suprême hauteur –  
qui bute à notre impossible.  
Entre ciel et sable,  
nous étions une blancheur qui a brûlé,  
une ombre qui s'est retirée en une promesse.  
Nous sommes ce silence qui se prolonge,  
à l'approche du sanglot,  
du soupir insoumis.  
Nous sommes pareils à nous-même  
et à la vérité,  
attisés par notre propre écho  
– le mensonge des origines.  
Je refuse la durée  
puisqu'en elle les choses s'éternisent.  
Je lis dans le soupir de ton œil vide  
– premier horizon.  
Il faisait ce jour-là un temps bleu.

## Livre IV

Aghar suivait, loin derrière,  
chaque homme  
qui involontairement posait son regard  
sur son corps effacé.

On ne pouvait deviner pourquoi  
sur son visage fleurissait un sourire dépaysé  
ni pourquoi ses yeux aux reflets noirs  
perçaient au travers l'infini du vide.

Elle suivait les pas de l'homme  
qui la précédait,  
s'arrêtait quand il s'arrêtait,  
inquiétée par sa présence.

Visage effacé, visage qui trahit  
une nostalgie,

révélée, blessée  
dans le miroir de la lumière.

Visage enlaçant un autre visage, absent.

Souffle rivé à la lisière  
d'un autre souffle craintif.

L'année des sept lunes.  
Grand est le ciel, abyssal,  
des deux côtés de la mort.

Zerga la folle, la bleue,  
Aghar qui ne voit plus que l'azur,  
une tranche d'absence.  
Son regard dispersé,  
pointe les marges du ciel inanimé.  
L'absence  
chante dans ce fond où le cœur a cédé.

*Hajer, la folle, suit celui qui la regarde.*

criaient les enfants

Elle souffre la chance de survivre  
là où elle n'existe plus.  
Elle vit dans un miroir de lumière,  
dans les marges souterraines des sept lunes.

*Qui es-tu, ô parole, ô Aghar ?  
Sinon celle qui glisse et me déchire  
dans mon silence.*

*Promue à l'océan,  
blessée dans l'exigüité de ton signe,  
tu organises ton vide.*

*Ô, qui es-tu, si ce n'est une tendre certitude  
au seuil du réel,  
une vaine échéance articulée?  
Sable dépouillé de sa nudité.*

se demandait Aref

*Vocable parmi les vocables,  
opaque au précipice de la mort,  
foulée par la vérité et le mensonge,  
tu demeures leur réalité inséparable  
et leur refuge nécessaire.*

Le soleil n'était plus qu'un feu torride,  
un disque rond inondant l'espace  
d'une couleur silencieuse,  
couleur qui aspirait  
et attirait vers l'horizon,  
boucle de souvenir  
qui mythifiait les origines  
et tendait à prendre l'âme vivante  
vers l'ouverture nocturne d'un non-être.  
Transporté par le vent vers la nuit,  
un vent chuchotant de murmures,  
murmures de mort,  
songe qui se déploie  
par-dessus les corps et les êtres,  
de l'autre côté des tombes,  
des morts et des fous.  
Derrière le mur blanc,  
le soleil disparaissait, et nous voilà.  
Le monde souterrain,  
monde de la nuit d'Aghar,  
peut-être oscillera-t-il vers nous.

Éclairer l'ombre du jour,  
éclairer le feu du jour.  
J'ai foulé aux pieds l'ombre et le feu.  
Demain s'écartera  
la vertigineuse torche de la clarté  
avec la dernière lumière  
à la fin du vieux jour.  
Quand la lumière s'éteint,  
on désavoue,  
on avoue et questionne.  
Éblouis, nous nous attachons à la parole,  
à l'homme et sa création.  
Succession de détresses, d'échecs  
et de questionnements,  
nous n'allons que vers la mort.  
L'ineffable raison d'être et de croire.

Faut-il la nuit au jour ?

Faut-il être pris dans le portrait de son jour  
et celui de ses écumes.

Le risque de vivre n'est qu'une quête  
qui échoue aux rives des syllabes.

Tout est blanc.

Tout est rêve

qui se confie au blanc du sommeil.

Les murs du sommeil nous confient à dieu.

À la matrice du néant.

Feu et ciel sont pierre et hasard

dans les providences du haut

et nous échappent.

*Il n'y a point d'exil dans le hasard.*

murmurait Aref

Ne pas quitter cette existence  
sans éclairer la page de ses jours.  
Mais pour rencontrer la lumière,  
il fallait être poussière.  
Non, une lumière ténébreuse.

Juste une lumière.

La veille est une faille d'angoisse  
dans la rature du temps,  
ce qui est vu dans la lumière  
gît dans la pénombre du reflet.

*Reflet du premier visage,*

disait-il

*reflet de la première lumière,*

disait l'autre

Sous les vagues, dans l'océan de lumière,  
Il ne subsiste que le reflet.

Un silence qui ronge la clarté,  
la blancheur d'un rêve,

l'hymen d'une nuit,

la luminosité d'une étoile filante,  
enfin, la nébulosité d'un rêve,  
une nuit à la mesure de la nuit.

Le silence était si près  
et le bourdonnement si proche.  
Que d'exils qui résument pour nous  
les linceuls!

Alors de nouveau dans la flaque  
du jour absent le soupir prend racine,  
racine qui emporte la quête du signe  
et donne la main aux roses sonores  
du soupir.

Agar faisait halte, allégée,  
une main lentement tendue  
vers son itinéraire  
qui s'absentait, à peine atteint.

Elle n'avait pas besoin d'être vue,  
elle était ce qui est nécessaire pour voir.  
Nul besoin d'être vue.

Elle grimpait au sommeil, et de retour,  
inquiète,  
elle narrait ses abîmes, obéissante.

C'était elle.

Grimpe encore, la voilà aux cimes  
de la dissidence, grimpe encore.

Et l'œil ne voyait plus,  
plutôt disait un mot,  
un mot sec, une larme audible.

Un ciel à nouveau brûlant l'habitait,  
elle respirait la malédiction et le silence.



*Mère, tu dors sans doute  
parmi les ossements desséchés de mes cris.*

disait Aghar

La terre ne peut plus porter ma part si lourde.  
Ton absence restera prise  
dans mon étreinte.

Je ne cesse de marcher sur ces terres,  
crier devant les hommes égarés et perdus.  
Ils se sont repliés du côté de l'horizon.

D'un désert à l'autre,  
la mort embrasse tout lieu,  
au-delà du lieu.

Elle est la clé égarée,  
celle de la parole et le revers du ciel.  
La voix d'Aghar s'élevait plus haut et  
s'en allait plus loin.

On ne peut l'atteindre,  
nul ne peut l'atteindre.

Entre deux silences, empreinte vitreuse,  
sa voix rame vers le plus haut,  
traverse le blanc du temps  
toujours vers le haut.

Sa voix extraite d'une blessure vive  
et son souffle d'une souffrance solitaire.

La folle, la blessée anonyme  
sous sa seule robe en lambeaux  
au milieu de ses plaintes.

On dit que de destin  
elle était vouée à la folie.

Elle provenait d'une aube rare  
à laquelle personne ne peut attendre,  
lueur maculée par la clarté.

Miroir qui a pris corps

    dans les feuilles du bas,

    dans le blanc du temps,

elle tombe et gît au milieu du regard.

Le jour avec ses paupières s'adresse à toi,  
Aghar.

*L'œil*

*la nuit insuffisante  
une inclinaison  
un paysage  
une inquiétude dérive  
efface les présences par les présences*

*atteindre le centre  
l'enfance un paysage  
se préparer à creuser  
il se prête  
et l'autre creuse*

*psalmodiait Aref*

*la nuit sème  
qui attend ?  
elle réinvente  
il manque à cette nuit*

*la nuit se multiplie  
l'attente  
chaque pas est interrogation*

*La nuit ouvre  
au chant*

*un jardin pour interroger nos parcours*

*ce qui lui appartient*

*le silence*

*la rose*

*l'image*

*ni pourquoi*

*il n'avait plus de souvenir*

*la voix se répète avant d'être tardive*

*outré-douleur, outré-oubli*

*l'avant lieu*

*fleurs blanches*

*chaque pétale*

*a son doute*

*la terre plante*

*son fin silence*

*n'ai-je vécu que dans les limbes de l'absence*

*de la fissure d'un destin qui s'use*

*le corps apprivoise l'incertain*

Silence de soie  
aube d'écume  
mer de cendre

un regret  
un rire doux  
du lendemain

le silence  
lis dans ce que t'offre la nuit

et d'un jour  
dans l'errance  
l'ineffaçable

la mort sème autour des pas  
ses racines

Sous l'aube  
la lumière  
respire la brisure  
quand le jour épelle

et donne au silence

au seuil de nos yeux  
elle

Dans ses extrémités  
erre la mer  
et veille le signe

Au-dedans  
au creux  
s'essouffle l'homme

L'éclair a ravi au vol la lumière de l'enfant.  
L'enfant d'Hajer...?

*Enfant du vertige,*

disaient les prophètes

*il nous est arrivé de pleurer,  
d'évoquer dans notre vie austère  
les noms de dieu.*

*Rejoins-nous dans l'asile de notre ascèse,  
enivre-toi de notre ivresse  
et danse de notre danse déracinée.  
Il nous arrive de nous livrer,  
de nous effacer  
dans l'inoubliable signe de la beauté divine.  
Éclairée par le destin,  
dédoublée dans l'impensé du désir,  
tu nous accompagnes  
dans l'envol vagabond de nos nuits.  
La volupté s'emparera  
des visages des morts incolores.  
Morts, pèlerins dépossédés.  
Ainsi célébrée, parée de cendre  
ta splendeur distille le vide du ciel.*

*Voici ton corps imaginé*

*dans le vide de dieu*

*et dans le délire de la parole.*

*Les bribes de nos prières déchirent tes entrailles  
et font gicler le sang de tes veines.*

*Ton ombre promise à l'éclat des vagues*

*toujours fiancées à l'océan*

*sera parure de nos psalmodies qui, essoufflées,  
prospèrent dans nos miroirs pour se multiplier.*

Ô nuit des cieux monstrueux,

la réminiscence féconde

les hurlements de l'enfant.

Il n'y a de royaume

que dans les ruines de l'errance,

d'un corps à l'autre, d'un sentier à l'autre.

Se souvient-il de sa demeure.

Se souvient-il seulement?

Ton ombre, jumelle de la nuit,

rythme nos aubes et pétrifie nos transes,

sillonne notre chair, tel le signe

d'un tatouage qui narre une légende.

En colère, et seul, ivre,  
il avait égaré nos visages blêmes.  
Il repose au large du songe,  
et creuse, dans l'écorce de la blessure,  
son cri.

Battant de l'aile  
dans le tumulte de l'âcre nuit,  
enfoui dans le miroir du livre,  
il survit à nos regards.  
Ô corps double qui souffre,  
ô géométrie de l'alphabet manquante,  
célébrez notre nudité  
avant que le rite des impurs  
ne dépouille l'eau de ses fleurs cristallines.  
Ô bouches qui récitez des prières  
et célébrez l'âme menacée  
dans la volupté de la transe  
vous mourrez lapidées de silence.  
Autre prière pour l'enfant!  
Ô rigueur perfide  
d'une vulnérable lumière,  
tu démacules la nuit  
aux innombrables dédales.

Tes yeux d'ébène,  
ce voile nébuleux où fleurit l'odeur,  
ont pleuré le mystère de ton élection.  
Avec les étoiles nomades en voltige,  
nous t'avons élu parmi les flammes.  
De la demeure des morts,  
nous t'avons choisi  
pour que naissent nos rivages de fleurs.  
Nous te chérirons,  
hors de nos nuits hideuses.  
La forme dit la forme. Ô fils, tu es seul  
face à nos regards habitant ces murs.  
Ton corps, un désir interdit ;  
ta beauté, un errant vertige.  
Tu es le midi, le nid du cri.  
L'invisible précipice qui nous attend  
dicte ton dire,  
nous t'écoutons.  
Ô miracle,  
ton corps dira les pitiés de nos prières.  
Il viendra des haines,  
tes mains murmurent le tumulte,  
et videront la trace de nos cendres  
sur ton corps.  
Signe de rivière, signe d'eau,  
tu arracheras le fruit amer de son signe.

Ô fils élu,  
vocalise la parole  
et inscris la lettre interdite  
sur le sable de nos attentes.  
Prononce-nous le signe  
au plus épais du silence, nous t'écoutons.  
N'entends-tu pas les râles,  
les grappes de pleurs où germe la délivrance.  
Ô fils de l'absence, nous t'écoutons.  
Tu disais que tu as fouillé dans la nuit,  
qu'il n'y avait ni dieu ni ange,  
et que l'homme manquait d'énigme.  
Tu disais avoir noué le jour au jour,  
avoir médité la leçon du sable  
et des vocables.  
Ô enfant de l'absence, nous t'écoutons.

Nous t'avons emmaillotté dans la lumière  
et lavé dans les cendres du livre  
pour que puisse s'éterniser  
l'énigme du savoir.  
Nul répit pour la réponse.  
Les fils de ton parcours sont tissés  
de mirages, d'ombres et de cris de terreur.  
Tu es notre magie  
et notre palais de jouissance étouffées.

Nous t'avons désigné  
la métaphore du nom,  
et le visage écrit dans la nuit des destinées.  
Tu as été choisi pour la nuit des trônes.  
Prépare-toi à voiler le nécessaire refuge  
des choses agréables.  
Soit celui qui éclaire la voix  
vers la halte du repentir.

Tire les lourdes tentures sombres  
de nos souffrances,  
c'est alors que nous pourrons verser  
nos larmes de joie et de tristesse.  
Cela te paraîtra absurde  
mais tu y découvriras la joie.  
Tu as sacrifié la parole  
qui a trahi le songe de dieu.  
À notre tour,  
nous sacrifions ta mort à dieu et ton corps  
au désir insaisissable de notre mort.

Tu ne sais où te mène  
le rite du désir et de la passion.  
Prince de lumière, tu auras perdu  
les chants éternels de l'aimée  
pour retrouver les vocables du silence.

Rapproche tes sanglots  
de nos nuits austères, qui, au fond du cri,  
naissent pour périr.  
Nomade, constamment errant  
et détaché de la trace du temps,  
l'aveu étouffé de la terre meurtrie  
t'accorde le ciel  
et sa sève te permet de prolonger la nuit.  
Une nuit où les fruits portent le suc  
de la vie et de la mort.

Ô! Aurore de nos espérances,  
si tu brûles de notre être,  
nous franchirons ensemble  
le seuil de la vérité  
et s'ouvrira à nous  
toute la conscience de l'interdit.  
Nous changerons l'écriture sacrée  
contre celle de ton corps,  
par ton sang seul capable de dévoiler  
le caché, de révéler le refoulé,  
tu nous conduiras  
à une confondante interrogation.

Ô! Ange déployant tes ailes  
et pointant ton corps sur nos regards,  
que s'étende la gravure de la splendeur.

N'oublie guère que tu es le signe  
et son déploiement.  
Suspendue à ta magie,  
la pointe du regard aura un lieu.

*Je plonge mon sens en toi-même, Hajer,  
et par-delà ma cécité je te vois, Hajer.  
Je fais les cent pas dans les allées du cimetière,  
je feuillette un livre inexistant où l'univers  
est immobile,  
attendant que quelqu'un boive à sa source.  
Je bois, je bois encore, mais encore.  
Je cours dans toutes les directions,  
je reviens sur mes pas,  
je me retourne, je scrute les alentours, tout  
est à la même place,  
comme au temps d'Alem le fou.  
Un œil grand ouvert m'épie.  
L'œil du vieil eucalyptus,  
aussi vrai qu'identique à lui-même.*

disait Aref le témoin

Celui qui ne sachant pas  
l'a appris par la suite.

L'espace du livre  
un signe  
soudain le livre

Fragment d'œil  
clôture l'absence  
l'impasse du chemin

Regarde dans l'eau  
ce qui te sépare de ton visage

Myriade du haut  
cime du bas  
le lendemain du loin  
La forme soutient la forme  
du visage au visage  
l'invisible parcours  
distance ô distance  
La forme du cri  
soutient le monde

Un cri à venir  
un cri à l'arrêt  
mille cris, mille et une mains  
séparent  
ajustent la forme

le centre

la mer est le centre

Le centre est le cercle du cri  
La forme est l'onde

Un chapelet d'écrits  
chemin en nœud  
ailleurs

le nœud autre horizon  
d'arc et de trait d'avant  
tout se tient

nous lie la ligne  
à notre tour  
la distance est si proche

Nous ouvrons la distance  
pour lire l'oubli  
la trace illisible

veille la distance

Hors de l'eau  
la falaise est miroir

à chaque nom une île  
à chaque île l'oubli  
la falaise témoigne

Falaise de jade  
Nom d'île

Oubli d'océan

La falaise est l'enfance de l'eau  
l'eau médite

Seule l'eau se préserve de l'eau  
Lui était du côté de l'île  
l'autre  
était autour  
Le miroir

Myriade de corps  
Corps à même le corps  
auquel le sable  
révèle la peur  
l'attente

L'ailleurs de la peur  
l'homme

que faire de l'homme